

La Rajoie de vivre



MOHAMMED BESSAFI

Mohammed Bessafi

La Rajoie de vivre

© Mohammed Bessafi, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1209-2

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le mot *rajoie* est un mot-valise de ma création. Il est lui-même composé de deux mots : rage et joie. On pourrait l'utiliser pour décrire un événement qui nous a procuré de la joie après avoir vécu un sentiment d'injustice. L'être humain a tendance à ressentir de la *rajoie* après que justice a été faite. Pour simplifier, c'est la *rajoie* qui nous pousse à prononcer cette fameuse phrase : « Bien fait pour sa gueule ! »

La *rajoie de vivre* raconte l'histoire d'Inès, une jeune femme, qui, un soir, après la victoire d'un match de l'équipe de France, décide de sortir faire la fête avec ses amis dans les rues de Paris. Cependant, cette soirée ne sera pas comme les autres, car Inès se rendra compte que, certes, elle hurle et crie avec les supporters, mais pas de joie. Elle hurle de rage. Une rage qui la consume de l'intérieur. Une rage dont elle ignore la provenance.

En parallèle du récit d'Inès se déroule un second récit : celui de Daisy. Une collégienne à l'avenir prometteur, qui méprise tous ses camarades de classe, et plus particulièrement une camarade dont elle est extrêmement jalouse, Milly, car elle possède une immense joie de vivre malgré le harcèlement qu'elle subit à l'école. La jalousie de Daisy envers Milly devient de plus en plus palpable jusqu'à ce qu'elle se décide à percer le secret de cette joie.

Inès et Daisy ; deux héroïnes qui verront leurs histoires s'entremêler pour n'en faire qu'une seule à la fin.

Bonne lecture.

Première partie

Inès

« Il reste moins de trente secondes avant la fin de la rencontre. L'équipe de France mène 2 à 1. Ils peuvent tenir, nos joueurs. Ils peuvent tenir. Ils ont un pied en demi-finale. L'arbitre siffle la fin du match. C'est extraordinaire ! Ils l'ont fait... »

Tous les supporters en bleu, blanc et rouge sautèrent en l'air en poussant des cris de triomphe. Ils couraient dans tous les sens, ne sachant comment exprimer leurs émotions. Les supporters anglais, eux, quittèrent la terrasse discrètement. J'observai la scène avec satisfaction.

La nuit était froide. Pourtant je préférai suivre le match dans un café du quartier. Une grande terrasse fleurie entourée de petites ampoules avait été décorée, pour l'occasion, avec des drapeaux français et quelques drapeaux de pays étrangers qui participaient à la Coupe du monde de football. Elle était déjà pleine une heure avant le coup d'envoi. Pendant le match, on entendait des applaudissements, des clameurs et parfois même des jurons.

Après le coup de sifflet final, elle redevint déserte. Les tables et le sol étaient jonchés de bouteilles vides, des gobelets, de restes d'apéritif et divers déchets. Les chaises étaient renversées, leurs occupants s'étaient rués vers les rues de Paris à la rencontre d'autres supporters hystériques sortis de leurs terriers. Sur place, il ne restait plus que les deux commentateurs de l'écran géant. Je me levai et m'apprêtai à rentrer chez moi, lorsque j'aperçus sur le trottoir d'en face un homme corpulent en maillot de foot coiffé d'une perruque tricolore en train de courir les mains en l'air. Il beuglait des chants de stade. Quand il me vit, il changea de trottoir et s'approcha de moi. Il était bouffi et avait le visage tout rouge.

— On a gagné !

Il me sauta dessus et m'étreignit en me serrant contre son bide. Il empestait l'alcool. Il me repoussa et me tint par les épaules.

— Sois plus joyeuse ! On a gagné, dit-il avec un ton enjoué.

— Je suis ravie.

— On dirait pas.

Il poursuivit son chemin pour aller, je ne sais où. Peut-être cherchait-il ses copains qui couraient dans tous les sens, eux aussi ? Je voulus lui montrer la direction, puis je laissai tomber. J'empruntai le même chemin que lui. Le croiser une deuxième fois m'était égal. Soudain, une voiture freina brusquement devant moi et me klaxonna.

— Inès, t'étais où ? On te cherchait partout. Allez, monte dans la caisse.

C'étaient mes potes, Mousse, Didi et Suzie. Je m'installai à l'arrière, à côté de Suzie.

— Vous allez où comme ça ? leur demandai-je.

— Où le vent nous mènera, hurla Mousse, le conducteur.

Apparemment, c'était interdit de parler doucement ce soir-là.

— D'accord. Je vous suis, déclarai-je.

Suzie et Didi sortirent leur buste des fenêtres, tels des centaures modernes, et commencèrent à brailler de toutes leurs forces. J'esquissai un sourire. Sur le grand boulevard, des voitures klaxonnaient. Ce soir, la ceinture de sécurité était le cadet de leurs soucis. Des jeunes criaient et couraient avec des drapeaux, d'autres avec des fumigènes à la main. Sur les rails du tramway, des motards se lançaient dans des figures acrobatiques avec leurs engins. Je vis même une personne handicapée effectuer une roue arrière avec son fauteuil roulant. Un véritable show nocturne pour les spectateurs timides des balcons et des fenêtres. Je sortis mon buste à mon tour et commençai à m'époumoner. En fin de soirée, Mousse nous planta au beau milieu de la route. « Bon, j'ai un colis à récupérer. Désolé, les gars ». Quel enfoiré, ce Mousse ! Nous dûmes continuer à hurler à pied. Nous bifurquâmes à l'angle d'une ruelle étroite peu éclairée. Nous aperçûmes au loin un groupe de gens abrités sous l'auvent d'un magasin fermé. Deux d'entre eux étaient adossés contre le rideau. On distinguait à peine leurs visages.

— Là-bas, ils ne font pas la fête. Venez, on va leur demander pourquoi, dis-je.

— Laisse tomber, Inès, me conseilla Suzie.

— Si, si, je veux savoir.

Une fois que j'arrivai à leur niveau, leur conversation s'interrompit.

— Bonsoir. Pourquoi vous ne faites pas la fête ?

— Parce qu'on boycotte cette Coupe du monde de la honte, me répondit une fille.

— D'accord, je vois.

Je ne voyais pas.

— N'empêche qu'on a gagné. Bouh ! beuglai-je dans un élan de provocation.

Didi et Suzie se regardèrent.

— Hé, les branleurs ! Y en a qui bossent demain ! cria un homme depuis sa fenêtre.

— Qu'est-ce que tu veux ? Descends pour voir, espèce de baltringue ! criai-je à mon tour.

— Tais-toi, Inès ! À quoi tu joues ? m'interrompit Suzie.

— C'est bon, Inès. On a gagné. Tu devrais être contente, non ? ajouta Didi.

— Bien sûr que je suis contente, qu'est-ce que vous croyez ? C'est lui qui nous cherche.

— Sérieux, Inès. C'est tout le temps pareil avec toi.

Daisy

Lundi matin. Notre professeur de mathématiques invita tous les élèves à se rasseoir et à cesser leur brouhaha. Je n'avais pas bougé de ma chaise. Je n'avais personne avec qui parler ou plutôt je ne voulais parler avec personne. J'étais assise à la première place du rang du milieu : ma place favorite. Mes camarades débattaient entre eux avec passion. C'était le deuxième cours de la semaine et j'en avais déjà marre. *Vivement les vacances de Noël !* Ma tante Maria n'avait rien prévu pour cette période, mais rester à la maison sous la couette était toujours mieux que d'être à l'école face à ces énergumènes dépourvus d'intelligence. Je n'aimais pas le collège, même si j'étais la première de toutes les classes de sixième. Les élèves se calmèrent enfin. Je les détestais tous autant qu'ils étaient. En particulier une : Milly. Sa table se trouvait sur ma gauche, côté fenêtre. Elle avait rejoint ma classe il y a trois semaines. Je savais où elle habitait. Elle vivait dans une grande bâtisse qui ressemblait davantage à un château hanté qu'à une maison. Coudes sur la table, joues entre les mains, regard par la fenêtre, elle était tout le temps distraite par ce qui se passait à l'extérieur. Parfois, elle se mettait à sourire toute seule, ce qui lui avait valu de petites réprimandes de la part des professeurs. Mais pas plus que cela : ils devaient penser qu'elle était dérangée. Elle ne parlait à personne. Et pourtant... il circulait dans les couloirs des rumeurs étranges. Certains disaient qu'elle se faisait harceler. Par qui ? Personne ne le savait. Ou alors ils faisaient semblant de ne pas le savoir. Elle n'était pas vraiment bonne en classe et ne faisait aucun effort pour participer en cours. Elle n'était forte qu'en dessin. Milly était mate de peau et svelte. Elle avait les traits fins. Elle avait de grands yeux sombres. Elle était brune avec les cheveux longs. Elle portait souvent une veste en cuir noire et une jupe en jean avec des bas blancs et des ballerines roses. Pendant le cours, elle m'aperçut en train de l'observer. D'habitude, quand nos yeux se croisaient, on tournait la tête vers le tableau. Cette fois, je sentis son regard insistant sur moi. Je risquai un deuxième coup d'œil ; elle n'avait toujours pas cessé de me fixer. *Qu'est-ce qui lui arrive ?* Gênée par cette situation inhabituelle, je demandai au professeur la permission d'aller aux toilettes. Une requête qu'il m'accorda facilement. Je sortis de la classe à toute vitesse. *Qu'est-ce qu'elle avait à me mater, celle-là ?* Le couloir était désert et semblait glacial au fur et à mesure que j'avançais. L'approche des vacances rendait les surveillants laxistes. À mi-chemin, la panique m'envahit. Je sentis comme une ombre immobile dans mon

dos. J'accélérai le pas. Arrivée devant les toilettes des filles, j'entendis une musique provenir de derrière la porte. J'ouvris cette dernière et la musique devint plus audible. Une désagréable odeur de fumée mélangée à l'humidité emplissait l'atmosphère. Les grandes filles étaient en train de fumer. Une collégienne maigrichonne au visage impassible était appuyée sur le rebord du lavabo. En face d'elle, une fille noire de forte corpulence était assise en tailleur, par terre. La troisième était au milieu, adossée contre le mur du fond. Elles interrompirent leur conversation et arrêtaient la musique. Leurs regards convergèrent vers moi.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demanda la fille maigrichonne.

Je déglutis.

— Laisse-la tranquille, répondit celle qui était appuyée contre le mur.

Je l'avais reconnue. Elle s'appelait Fanny. Depuis le début de l'année, j'essayais de l'éviter. C'était une brute notoire. Elle se bagarrait même avec les garçons.

— Approche ! m'ordonna-t-elle.

J'avancai sous le regard de ses sbires et m'arrêtai à moins d'un mètre d'elle. Elle était grande ; plus grande et plus corpulente que tante Maria. Elle était d'une blancheur maladive. Elle avait des yeux bleus perçants, de fines lèvres et un nez pointu. Ses cheveux châtain étaient dissimulés sous sa capuche. Elle portait un survêtement noir. Je ne l'avais jamais vue en tenue de fille.

— Tu t'appelles comment ? me questionna-t-elle sans me lâcher du regard.

— D... Daisy, balbutiai-je.

— T'as quel âge ?

Les autres filles étaient de nouveau sur leurs téléphones portables. La conversation ne semblait plus les intéresser.

— Onze ans.

— Tu sais que t'es mignonne ?

Je le savais. Les amis de tante Maria m'appelaient « Boucle d'or ». J'esquissai un sourire timide. Elle me tendit une cigarette.

— Tu fumes ?

La surprise m’envahit.

— Euh... non.

— C’est bien, petite.

L’odeur nauséabonde commença à devenir insupportable pour moi.

— Qu’est-ce que t’as ?

— En fait, je suis asthmatique. Je déteste l’odeur de la cigarette, mentis-je. Je peux m’en aller ?

— Oui, vas-y, me gracia-t-elle en hochant la tête vers la sortie.

Je tournai immédiatement les talons. Je sentis dans mon dos tous les regards se braquer une seconde fois sur moi. J’eus l’impression que plus j’avançais vers la porte, plus elle s’éloignait. Je finis par atteindre la poignée. *Quel soulagement !* Soudain, une voix me stoppa dans mon élan.

— Tu ne pisses pas ?

Je me figeai. C’était la fille au visage impassible.

— Ta gueule ! la coupa Fanny.

J’ouvris la porte et la refermai derrière moi. Mon cœur battait la chamade. Dans le couloir, je croisai une surveillante vêtue d’un survêtement. Je ne l’avais jamais vue auparavant. Je me sentis un peu rassurée. Une fois de retour en classe, je regagnai ma chaise et me rassis comme si de rien n’était.

Pendant la récréation, j’arpentai la cour en cherchant Milly du regard. Soudain, je l’aperçus debout dans un coin, entourée de Fanny et sa bande. Je la vis sortir quelque chose de sa poche et le leur tendre. Fanny le lui arracha des mains et lui asséna une violente tape sur la tête. Puis, elles se retirèrent en ricanant. *Ce sont donc elles, ses harceleuses ? Bien fait pour elle ! Ça lui apprendra de jouer la mystérieuse*, pensai-je. Une question me vint à l’esprit. *Comment les harceleurs choisissent-ils leur victime ?* J’étais petite de taille, je travaillais bien à l’école, je ne traînais pas dans une bande, je n’avais ni frère ni sœur pour me défendre. J’avais tous les critères pour être victime et, pourtant, j’étais épargnée. Peut-être que tout était dans le regard. Milly partit s’asseoir sur